

## « Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone » Michel Garneau

Jean-François Chassay

Number 22 (1), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29224ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Chassay, J.-F. (1982). Review of [« Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone » Michel Garneau]. *Jeu*, (22), 120–122.

# « émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone » michel garneau

Présentée au Café de la Place, du 21 octobre au 5 décembre 1981. Mise en scène de Michel Garneau. Interprètes: Monique Mercure, Michelle Rossignol. Costumes de François Barbeau. Scénographie et éclairages de Louise Lemieux. Maquillages et coiffures de Pierre David. Texte publié chez VLB éditeur. Illustrations de Maureen Maxwell.

Emily Dickinson, poétesse américaine née et morte à Amherst, petite ville du Massachussets, est au centre de cette pièce. Il ne s'agit pas cependant d'une pièce sur elle ou sur son oeuvre, mais bien plutôt d'un texte qui évoque l'une et l'autre, qui les appelle.

Ce n'est pas facile de redonner vie à un poète ou à une poétesse, à une oeuvre poétique; à ce petit jeu, Danielle Oddera a fait de Jacques Brel un Guy Godin pour lecteurs de *Paris-Match*. Personnellement, je n'ai pas trouvé ça drôle. Rien de plus stupide que l'admiration béate. En gardant les yeux collés sur le texte de peur de le fausser, on finit par voir tout embrouillé.

Refusant l'objectivité, Garneau va au contraire projeter sur scène une vision toute personnelle d'Emily Dickinson. Emily va devenir Émilie et sa soeur Lavinia, dont il sait seulement qu'elle a existé, deviendra Uranie. Il précise même dans le programme que son Émilie aurait habité Saint-Antoine-sur-le-Richelieu ou Saint-Hyacinthe. Mais que l'on ne s'y trompe pas: il s'agit bien de transposition et non de transformation. La pièce est l'oeuvre d'un poète qui connaît bien la vie et l'oeuvre poétique

de l'auteur américain. De plus, l'utilisation d'un référent avec lequel il a des affinités a permis à Garneau de renouveler avantageusement certains des thèmes qui lui sont chers: la tendresse, le rejet du conformisme. Quant à la sexualité, si elle n'apparaît pas joyeuse, rabelaisienne, comme dans plusieurs de ses pièces, elle est présente tout de même, en filigrane, dans les sous-entendus concernant les rapports entre Lavinia / Uranie et son amant.

La pièce se déroule entre 1860 et 1886. Au début, Émilie a trente ans, et à la fin, cinquante-six; Uranie en a trente-deux et cinquante-deux au moment de son départ. Composée d'une suite de dialogues imaginaires entre les deux soeurs, toute l'action prend place dans le salon d'Émilie. Chaude atmosphère: beaucoup de plantes, broderies en dentelle, mousseline, thé anglais et ameublement à l'avenant.

Plutôt que d'un véritable déroulement, il faudrait parler d'un glissement: pièce qui glisse, échappe, mais se retient dans un même temps. Le jeu sera d'ailleurs dans cette retenue, dans l'efficacité à ne laisser passer que l'essentiel, besoin qui ne saurait se définir comme une vérité ou un absolu, mais désir sans cesse revu et corrigé. Malgré son rythme lent, sa simplicité apparente, ce texte donne peu de prise. La pièce est construite sans temps fort ni temps faible, plutôt selon une continue mouvance, un jeu qui

s'ignore ou feint de s'ignorer. Petit à petit, tout s'installe comme si cela allait de soi. Les mêmes thèmes, les mêmes souvenirs reviennent: la mort, mais d'abord le temps, toujours présent, qui devient un véritable personnage, la musique, celle qu'Uranie joue le dimanche sur l'orgue de l'église; puis les anecdotes, les souvenirs familiaux, le rappel incessant de la maladie de la mère. Entretenu par une tendresse à fleur de peau, ces éléments donnent peu à peu de la consistance et de la profondeur à une vie qui pourrait sembler terne, linéaire.

Cette retenue est sensible dans les déplacements des deux comédiennes. Véritable chorégraphie, chacun de leurs mouvements et de leurs gestes est étudié, en douceur, alors qu'on sent qu'elles pourraient utiliser tout l'espace, s'étendre. À cet égard, l'utilisation des séquences est intéressante. Alors qu'à la limite il pourrait presque s'agir d'un dia-

logue suivi, la pièce est divisée en quatorze parties. Ces subdivisions nous permettent de prendre pleinement conscience du rythme de la pièce: les deux soeurs ne se répètent pas, elles réinventent d'une séquence à l'autre les mêmes thèmes, les enrichissent. Il ne s'agit pas de prendre toute la place, de se perdre, mais au contraire de réutiliser ses ressources, son espace, réapprendre en fonction d'un arrangement particulier. Recommencer, mais sans oublier ce qui a été acquis.

Ce n'est pas une crainte d'aller trop loin, de trop laisser paraître; Émilie a depuis longtemps dépassé le stade de la peur des idées, son esprit est libéré des conventions et de la morale toute faite. Dieu ne lui semble pas plus inquiétant que la mort et c'est avec une douce ironie, qui frappe juste d'ailleurs, qu'elle parle des fonctionnaires de l'esprit, de toute la faune sociale qui l'entoure et



Monique Mercure et Michelle Rossignol dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau au Café de la Place, octobre-décembre 1981. Mise en scène de l'auteur. Photo: Pierre Gaudard.

qu'elle ne tient même pas à voir. On la traite de folle et d'antéchrist? Peu importe, ça la fait rire. Elle aimerait bien aller écouter sa soeur jouer de l'orgue à l'église, mais elle ne peut supporter l'idée de voir « ce gros homme de dieu / tout pédant tout content de lui » ni « ces grands mangeurs de dieu vivant (qui) / toussent toussent sans arrêt ». Il y a quelque chose d'infiniment sympathique à voir cette « vieille dame indigne », tranquille et retirée, taper cyniquement sur la bourgeoisie environnante et la balayer du revers de la main.

Non, décidément, Émilie n'a pas peur; elle met simplement en scène au long des quatorze séquences les éléments, les pièces essentielles qui vont lui permettre de terminer en beauté. Sa soeur partie, sa mère morte, elle restera seule avec elle-même, seule en elle-même, bien préparée pour ce qui s'en vient: « Il m'arrive bien peu de choses / que je ne choisis ». Et sans remords, elle s'effacera en laissant un peu d'elle-même au monde: « et je sais que la solitude / est bien le meilleur lieu / pour n'être dupe de rien ». Il n'y aura pas de coins sombres, de traces de négligence. Tout sera infiniment limpide.

Garneau a échappé au piège des lieux communs, chose qui aurait pu se produire facilement avec une pièce de ce genre. C'est d'ailleurs un écueil qu'il n'a pas su éviter dans certaines de ses dernières productions, *Jeux de forces* notamment. Ici cependant, il nous a donné, sans nul doute, l'un de ses plus beaux textes.

**jean-françois chassay**